

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 1er août 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 1er août 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Assemblée nationale](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Finances \(Dorothee\)](#), [Inquiétude](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1851-08-01

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2972, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer. Vendredi 1er août 1851

Je n'ai point Gladstone, et je ne puis, comme de raison, en écrire à Lord Aberdeen

sans l'avoir lu. Ce que vous me dites de la grossièreté et de la violence du langage m'étonne. Peut-être m'a-t-il fait envoyer sa brochure, et est-elle chez moi, à Paris où je n'ai plus personne. Je vais écrire à Henriette d'aller y regarder.

Si les faits dont Gladstone m'a parlé sont vrais, ou seulement s'il y a beaucoup de vrai, je ne m'étonne pas qu'il les ait attaqués vivement. Mettre et retenir beaucoup de gens en prison, indéfiniment, sans les faire juger, sans même leur dire pourquoi, c'est ce qu'un Anglais comprend et excuse le moins.

Je reviens à vos 10,000 liv. st. Certainement, vous avez fait il y a un an, 18 mois, 2 ans, je ne me rappelle pas bien quelque chose à ce sujet, sur la question de savoir à qui les laisser et par qui les faire toucher, il y a eu hésitation, dans votre esprit, entre Couth et Rothschild. Je ne me rappelle pas comment s'est terminée votre hésitation. Mais la coïncidence du dire de Couth avec la perte de son reçu me porte à penser que c'est chez les Rothschild à Paris ou à Londres, que vous trouverez le terme de votre inquiétude. Je serai charmé quand je vous en saurai délivrée. Je ne puis croire que la perte soit réelle. Je conviens que ce serait, pour vous, un vif ennui. Je conviens aussi que si comme je l'espère, vous retrouvez vos titres, votre mémoire, aura été bien en défaut.

Il n'y a réellement plus d'assemblée à Paris. Légitimistes, Elyséens ou Montagnards, tous ne songent plus qu'à s'en aller. S'il n'arrive point d'événement pendant leur séparation, ce qui est probable, ils se retrouveront, à leur retour, plus embarrassés qu'aujourd'hui car ils seront plus pressés, et tout aussi impuissants. C'est un spectacle plus attristant qu'inquiétant, à mon avis ; je ne crois pas à un triomphe des rouges, le pays-ci ne sait pas se sauver, et ne se laissera pas perdre. Il faudrait un bien mauvais coup de dés électoral pour amener une majorité de Montagnard. C'est très peu probable. Cependant, c'est possible ; car aujourd'hui en France les élections sont un coup de dés. L'Empereur Français il avait raison : totus mundus stultisat. Voici, au fond, ma vraie inquiétude ; quand tout le monde est fou, c'est qu'il se prépare, dans le monde, des nouveautés prodigieuses par lesquelles Dieu veut, ou le transformer ou le punir. Je ne vois pas comment nous rentrerons dans des voies déjà connues. La sagesse elle-même sera nouvelle.

Onze heures

Je respire pour vous. Il est sûr que Couth est bien léger. Je retire mes souvenirs confus. Reste votre oubli du reçu. Mais peu importe. Adieu, Adieu. Dormez et remettez vos nerfs. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 1er août 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-08-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3975>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 1er août 1851

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationEms

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

parfaitement. L'opinion publique
a repris son équilibre. Les
professeurs, on appelle
le parti gauthier, essaye toujours
de réunir, ils intriguent bien
cela n'est pas. Les uns
ont fait leur opinion. Elles
sont tranquilles. Les temps
passent tout excellent
cela on est sûr de son affaire.
- et si la France redevient
féodale?
- cela ne fera rien en Allemagne.
Voilà ce que dit Deroldinger.
j'ai trouvé sa conversation bonne.
il a beaucoup de sens, et connaît
bien l'état de l'Allemagne.
adieu, adieu.

Val Richer - Vendredi 1^{er} Août 1880.

Je n'ai pu me glisser, et je
ne puis, comme de raison, en écrire à Lord
Oberdan sans l'avoir lu. Ce que vous me
dites de la grossièreté et de la violence du
langage métonne. Peut-être m'a-t-il fait
envoyer la brochure, et est-elle chez moi, à
Paris, où je n'ai plus personne. Je n'ai écrit
à Henriette Haller y regarder. Si les faits
dont Gladstone m'a parlé sont vrais, ou
surtout s'il y a beaucoup de vrai, je ne
métonne pas, quitte les ait attaqués violemment.
Mettre et retenu beaucoup de gens en prison,
indéfiniment, sans les faire juger sans même
leur dire pourquoi, c'est ce qu'un Anglais
comprend et excuse le moins.

Je reviens à vos 10,000 liv. st. Certainement
vous avez fait, il y a un an, 18 mois, 2 ans,
je ne me rappelle pas bien, quelque chose
à ce sujet. Sur la question de l'avis à
qui les laisser et pas qui les faire toucher
il y a eu hésitation, dans votre esprit, entre
Cantley et Rothschild. Je ne me rappelle

par comment elle termine votre hésitation;
mais la coïncidence du dire de Couthy avec la
porte de son reçu me porte à penser que c'est
chez les Rothschild, à Paris ou à Londres, que
vous trouverez la forme de votre inquiétude.
Je serai charmé quand je vous en saurai
le résultat. Je ne puis croire que la porte soit
réelle. Je craindrais que ce soit, pour vous,
un rictus comique. Je craindrais aussi que, si, par
hasard, vous retrouviez vos titres, votre
mémoire aura été bien en défaut.

Il n'y a réellement plus d'Assemblée à
Paris. Legitimistes, Républicains ou Montagnards,
tous me disent plus qu'à s'en aller. S'il
s'arrivait plutôt d'événement pendant leur
séparation, ce qui est probable, ils se retrouveraient
à leur retour, plus embarrassés qu'aujourd'hui,
car ils seraient plus pressés et tout aussi
impuissants. C'est un spectacle plus attristant
qu'inquiétant, à mon avis; je ne crois pas
à un triomphe des rouges. Ce pays-ci ne
s'est pas de sauter et ne se laissera pas
perdre. Il faudrait un bien mauvais coup
de des élections pour amener une majorité
de Montagnards. C'est très peu probable.

Cependant, c'est possible; car aujourd'hui en France,
les élections sont un coup de dés. L'Empereur
François II avait raison: *totus mundus Nullius in
Verba*, au fond, ma vraie inquiétude; quand
tout le monde est fou, c'est qu'il se prépare,
dans le monde des nouveautés prodigieuses
par lesquelles Dieu veut, on le transforme,
ou le détruit. Je ne vois pas comment nous
pourrions dans les voies déjà connues. La
Sagesse elle-même sera nouvelle.

Très humblement,

Je respire pour vous. Il est sûr que Couthy
est bien léger. Je retire mes souvenirs confus.
Reste votre oubli du reçu. Mais, peu importe.
Adieu, Adieu. Dormez et remettez vos nerfs.
Adieu.